

D^r Ferdinand CHAVANT
Pharmacien de 1^{re} classe
Ex-pharmacien adjoint des hôpitaux de Lyon

LA PESTE A GRENOBLE

1410-1643

*« Pour fuir de la peste le dard,
Pars tost, va loin et reviens tard. »*



A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS. LYON
PARIS, 16, rue de Condé, près l'Odéon

—
1903

51
d
16

des rues. Dès les temps reculés, les pouvoirs municipaux de Grenoble avaient compris que la peste était liée à la malpropreté.

Mais pour vaincre la résistance d'un peuple, pour lui ôter d'un seul coup ses habitudes enracinées, il n'y faut guère songer. Ce n'est que peu à peu, avec les progrès de la civilisation que nous sommes arrivés à une hygiène bien comprise.

Nous avons montré comment la désinfection, dite parfumerie, était comprise par nos pères ; comment ils pensaient détruire ce germe invisible, cet ennemi insaisissable qu'ils avaient soupçonné *avant Pasteur et son école*. Si les méthodes employées pour la désinfection étaient moins savantes qu'aujourd'hui, elles donnèrent néanmoins d'excellents résultats dans un grand nombre de cas.

Le traitement médical était entendu à peu près comme de nos jours, si l'on fait abstraction de la multitude des remèdes empiriques et anodins dont abonde la polypharmacie du temps. Le but était toujours d'évacuer. Nous appelons « toxines » les produits virulents des bacilles ; nos devanciers appelaient « venin » le poison sécrété par la maladie. Nous disons que nos organes sont envahis et altérés par ces mêmes toxines qui causent les symptômes morbides ; les anciens disaient que le venin, repoussé des organes par une sorte de lutte et de résistance naturelles, se rendait surtout aux « émonctoires ». Nous conseillons les diurétiques, les sudorifiques, les purgatifs pour éliminer ces poisons ; nos pères faisaient suer surabondamment leurs malades, les saignaient, les

purgeaient et leur administraient force clystères pour évacuer les humeurs.

On peut leur reprocher une médecine par trop fantaisiste et quelque peu charlatanesque. Leurs préparations pharmaceutiques (thériaque, électuaires, confections, mithridate, emplâtres, antidotes, etc.) semblaient avoir une vertu par leur complexité même. Mais ce qui constituait le fond du traitement était logique et rationnel.

Que dire maintenant des multiples préservatifs sans signification, sans effet, qui constituaient une partie importante de l'art de guérir de l'époque? Assurément, c'était critiquable et plusieurs médecins l'ont reconnu, Davin entre autres. Mais ne médisons pas trop de nos pères s'ils employaient avec conviction « le bézoard, l'huile de scorpions, le foie de crapaud, l'arsenic « pendu au col », les pierres précieuses.

Des croyances identiques subsistent encore de nos jours dans ce même Grenoble. Nous avons vu employer plusieurs fois pour guérir les « coups de froid » ou les « chaud et froid » le remède du pigeon appliqué écorché vif sur la poitrine; la poudre de vipère, qu'on trouve dans la plupart des pharmacies, est souveraine dans la rougeole et pour tous les malades qu'on veut faire transpirer; dans les douleurs rebelles, qu'il s'agisse de névralgies ou de rhumatisme, rien ne vaut la peau de serpent ou la graisse de marmotte. Nous en passons et des meilleures.

« L'usage des amulettes, aussi vieux que le monde, existe encore dans la France entière. On en écrirait un volume : l'émeraude portée au doigt ou suspendue

au cou préserve de l'épilepsie ; la matière fécale de l'éléphant, mélangée au miel et introduite dans le vagin d'une femme empêche celle-ci de concevoir ; le cœur d'un crapaud mis sous la mamelle d'une femme fait revenir le lait perdu ; un crapaud desséché placé sous l'aisselle arrête les saignements de nez ; une dent de chien enragé portée attachée dans un morceau de cuir préserve de la rage ; l'excrément de loup porté dans la poche préserve des coliques. Un collier de liège autour du cou des chiens ou des chats leur fait passer le lait ; un sachet de safran suspendu sur l'estomac préserve du mal de mer ; dans le Finistère, lorsqu'on va faire baptiser un nouveau-né, on lui met un morceau de pain noir pour éloigner de lui les maladies ; l'enfant né coiffé auquel il ne faut pas enlever la fameuse coiffe, qui n'est autre que l'amnios ; les dents de loup ou de renard avec lesquelles on fait encore des colliers pour aider à la pousse des dents des jeunes enfants ; cinq marrons d'Inde portés dans la poche guérissent les hémorroïdes les plus opiniâtres (1). »

Le traitement chirurgical de la peste avait sa raison d'être. L'ouverture des bubons, quand ils atteignaient un certain développement, devait certainement être salutaire. Quant à la saignée dont ont tant abusé nos devanciers, ils avouaient eux-mêmes qu'elle ne donnait pas de résultats satisfaisants.

Il nous reste à nous demander quelle serait notre conduite si la peste revenait parmi nous. Au fond

(1) Dr Paul LABARTHE : *Dictionnaire de médecine*.